

Toutes ces tendances combinées ont donné un mélange grisant : de plus en plus d'opérations de maintien ou de rétablissement de la paix qui connaissent des déficits budgétaires et sociaux, et la voix des nouveaux isolationnistes qui s'est faite de plus en plus forte. Les gouvernements étaient à la fois pressés de faire quelque chose, de tout faire et de ne rien faire.

Pour M. John Ruggie, doyen de la School of International and Public Affairs de l'Université Columbia, la nouvelle situation a conduit les médias à «vouloir une politique étrangère plus humanitaire [...] une politique étrangère qui transcende l'intérêt national».

Selon M. Peter Rodman de la Johns Hopkins School of Advanced International Studies, il y a un risque que «notre impulsion morale l'emporte sur notre sens stratégique».

Cet argument laisse entendre que les francs-tireurs des médias internationaux ont fait feu de tout bois *pour* obtenir une intervention (reste à savoir si les francs-tireurs sont capables de tirer), excitant leurs publics pour qu'ils poussent les gouvernements à agir.

Ce fut le cas au départ en Somalie et peut-être en Bosnie, mais une autre vague a suivie en réaction. La télévision observant la mission des Nations Unies en Somalie s'enliser dans la violence et témoignant de l'augmentation des pertes – notamment du côté américain – le baromètre politique a rapidement oscillé en faveur du retrait, ce qui a obligé le président Clinton à définir ses objectifs avec plus de précision et à limiter la présence américaine dans le temps.

En revanche, la vision de souffrances épouvantables en Bosnie a provoqué non pas une alerte générale pour une intervention décisive, mais un sentiment croissant d'impuissance et de résignation à mesure que les complexités et les relativités morales sont devenues plus apparentes au public comme au gouvernement.

Comme le faisait remarquer dernièrement Roger Rosenblatt, chroniqueur de notre émission :

Il se peut que l'on exagère le pouvoir des images. Souvent, elles provoquent une poussée d'adrénaline, mais cette poussée retombe vite et, que reste-t-il alors? Des faits à trier et un intérêt personnel. Les gens semblent comprendre que cela est vrai. Autrement, tout ce qu'il faudrait pour nous faire entrer en guerre, c'est une caméra de télévision, or ce n'est pas le cas. Pas même pour la Somalie. Toute image donne une version d'un événement, souvent extérieure. Il nous arrive de vouloir ne voir que celle-là, de vouloir ne voir que par elle.